

Parutions récentes

< Nicole PIGNIER >

Jonathan Martineau et Jonathan Durand Folco, (2023), *Le capital algorithmique. Accumulation, pouvoir et résistance à l'ère de l'intelligence artificielle*. Edts Ecosociété.

Alors que tout semble s'accélérer dans nos vies hyperconnectées, la séparation du monde « réel » et du virtuel apparaît de plus en plus caduque. Pour Jonathan Durand Folco et Jonathan Martineau, les changements techniques en cours sont tels que nous sommes entrés dans un nouveau stade du capitalisme : le capital algorithmique. En vingt thèses critiques, ils montrent comment la valorisation des données massives et le déploiement rapide de l'intelligence artificielle s'accompagnent de mutations socioéconomiques et politiques majeures. À la fois dynamique d'accumulation, rapport social et forme inédite de pouvoir basé sur les algorithmes, il s'agit d'une réalité multidimensionnelle qui bouleverse déjà profondément nos vies.

Le capital algorithmique permet de relier des phénomènes aussi variés que l'essor des GAFAM, l'extraction de métaux rares, la fragmentation de nos emplois du temps hyperconnectés, les fortunes des Bezos, Musk et Zuckerberg, les tensions américano-chinoises autour de Huawei et TikTok, la prolifération des écrans, le télétravail, Alexa, les cryptomonnaies, les conflits militaires au Congo, les assassinats politiques ciblés par drones, la crise climatique, la pénurie de semi-conducteurs, l'industrie des influenceurs, l'idéologie des « risques existentiels », la livraison en 24 heures... Forger une théorie critique des algorithmes et de l'intelligence artificielle devient urgent et nécessaire pour comprendre les multiples ramifications de la logique algorithmique, ses dispositifs et sa dimension idéologique, mais aussi pour débusquer les relations de pouvoir liées aux nouvelles technologies et comprendre l'économie politique qui les produit.

La révolution industrielle a jadis propulsé l'empire du capital au XIXe siècle : les algorithmes et l'intelligence artificielle pourraient avoir le même impact au XXIe siècle. Une thèse ambitieuse qui permet de saisir l'ampleur des transformations et des mutations en cours.

Asma Mhalla, *Technopolitique. Comment la technique fait de nous des soldats.* (2024), Edts du Seuil.

Intelligence artificielle, réseaux sociaux, implants cérébraux, satellites, métavers... Le choc technologique sera l'un des enjeux clés du xxie siècle et les géants américains, les « BigTech », sont à l'avant-garde. Entités hybrides, ils remodelent la morphologie des États, redéfinissent les jeux de pouvoir et de puissance entre nations, interviennent dans la guerre, tracent les nouvelles frontières de la souveraineté. S'ils sont au cœur de la fabrique de la puissance étatsunienne face à la Chine, ils sont également des agents perturbateurs de la démocratie. De ces liens ambivalents entre BigTech et « BigState » est né un nouveau Léviathan à deux têtes, animé par un désir de puissance hors limites. Mais qui gouverne ces nouveaux acteurs privés de la prolifération technologique ? A cette vertigineuse question, nous n'avons d'autre choix que d'opposer l'innovation politique !

S'attaquant à tous les faux débats qui nous font manquer l'essentiel, Asma Mhalla ose ainsi une thèse forte et perturbante : les technologies de l'hypervitesse, à la fois civiles et militaires, font de chacun d'entre nous, qu'on le veuille ou non, des soldats. Nos cerveaux sont devenus l'ultime champ de bataille. Il est urgent de le penser car ce n'est rien de moins que le nouvel ordre mondial qui est en jeu, mais aussi la démocratie.

Docteure en études politiques, **Asma Mhalla** est chercheure au Laboratoire d'Anthropologie Politique de l'Ehess. Politologue spécialiste des enjeux politiques et géopolitiques de la Tech et de l'IA, elle conseille gouvernements et institutions dans leur politique publique technologique. Elle a produit et animé, à l'été 2023, l'émission « CyberPouvoirs » sur France Inter qui a été très remarquée.

Jean-Paul Fourmentraux, *Sousveillance. L'œil du contre-pouvoir*, (2023), Presses du Réel.

A l'heure où s'instaure une banalisation de la surveillance, les technologies numériques semblent parfois mises au service d'une politique « antisociale ». La recrudescence des dispositifs de contrôle post-attentats du 11 septembre 2001, l'instauration controversée des lois dites de « sécurité globale », mais aussi l'injonction au confinement ou au couvre-feu suite à l'irruption de la pandémie de covid-19, ont constitué autant de mesures liberticides qui mettent à mal les droits fondamentaux et la vie privée. Sous couvert d'une vigilance partagée, présentée comme un facteur d'amélioration de la vie sociale, les états ont adopté des technologies de plus en plus intrusives : vidéosurveillance, dataveillance, drones, biométrie, géolocalisation, puces RFID, etc. Dans ce contexte, des artistes et des associations citoyennes s'associent pour développer des contre-feu, reprendre le contrôle ou renverser les rôles de surveillants/surveillés. Est-il possible de restituer et garantir une démocratie de la surveillance ? Les citoyens peuvent-ils exercer en ce sens un droit de sousveillance ? L'art peut-il avoir ici un rôle à jouer ? Angles morts, camouflage, obfuscation, contre-visualités : cet ouvrage propose l'examen de tactiques ou ruses avec l'œil du pouvoir, doublement esthétiques et politiques, au croisement de l'art et de l'activisme citoyen. A la frontière des « surveillance studies », en prenant appui sur les œuvres de différents artistes internationaux – Hito Steyerl (Allemagne), Forensic Architecture (Royaume-Uni, Israël), Paolo Cirio (Italie), Thierry Fournier, Samuel Bianchini, Antoine d'Agata, Eléonore Weber (France) – il s'agit d'interroger le rôle technopolitique des « images opératoires » et les pratiques de sousveillance ou de contre-visualité inventées par l'art comme alternative et contre-pouvoir aux machines de vision.

Aurélien Barrau, *L'hypothèse K. La science face à la catastrophe écologique* (2023), Edts Grasset.

Sortir la science de ses mauvaises habitudes, tel est le projet de ce bref et révolutionnaire essai. Face à la catastrophe écologique, la science est utilisée pour donner une réponse essentiellement « ingénierique » : technologie à tout prix, algorithmes envahissants, machines toutes-puissantes. Cela constitue le pire des choix. Si elle peut jouer un rôle

salvateur, c'est, tout au contraire, en contribuant à un renouveau radical des symboles et des valeurs. En réinventant le *sens du monde*.

Elle se révèle essentielle dans le constat du délitement : les espèces disparaissent, les populations s'effondrent, la pollution et la chaleur tuent, la planète devient inhospitalière... Elle demeure pourtant incapable de choisir la direction souhaitable. Considérée comme un simple outil, elle ne pourra que contribuer à accélérer l'effondrement. Comme l'écrit Aurélien Barrau, nous ne tenons pas assez compte des rêves des chiens.

A partir de ce qu'il appelle « l'hypothèse K. », un laisser-faire entraînant une prolifération technique exponentielle, ce texte suggère de réinvestir la science de l'immense charge poétique qui lui a été déniée. Et cela afin de la libérer, de lui rendre son pouvoir bénéfique. Un plaidoyer pour une science nomade, tzigane ou touareg, humble et intransigeante. Une science déviante et fière de l'être.